

**Note sur : Heinz Wismann**

***Penser entre les langues***

**Paris, Albin Michel, 2012**

Christophe Laudou

(Lycée français de Madrid)

Prix européen de l'essai Charles Veillon 2012, le livre de Heinz Wismann *Penser entre les langues* a été bien reçu par la critique et son auteur, directeur d'études à l'EHSS, semble obtenir grâce à lui une reconnaissance tardive, mais amplement méritée, dans un cercle plus large que celui de la recherche universitaire. C'est un livre fait de plusieurs livres : il commence par un passionnant tableau autobiographique (« Vagabondages autobiographiques ») dans lequel Wismann montre comment son engagement intellectuel s'enracine dans une histoire familiale marquée par la seconde Guerre Mondiale. Au fil des pages, nous découvrons qu'il a été amené à vivre et à penser entre trois langues (l'allemand, le français et le grec ancien) pour accepter la difficile succession d'un père qu'il a peu connu mais dont il ébauche la figure ambivalente : soldat et humaniste, patriote mais « francophile absolu », éditeur et traducteur littéraire dans la France occupée au titre de l'union des écrivains (la *Reichsschrifttumskammer*) aux ordres de Goebbels (p. 23). L'interruption de l'activité littéraire du père, conséquence du projet ingénu de traduire Hugo von Hofmannstahl (juif du côté paternel) en français, et ses suites dramatiques : découverte tardive de la nature du régime hitlérien, départ pour le front de l'Est, mort dans un camp de prisonniers en Russie, ont certainement joué un rôle décisif dans la vocation du fils. – Ce livre est aussi une sorte de testament philosophique et s'achève par trois essais : « Nietzsche et la culture française », « La Grèce en débat avec elle-même », « L'art comme histoire », dans lesquels Wismann – avec la liberté que confère une vie consacrée à la lecture des textes – met son engagement herméneutique à l'épreuve de l'histoire de la philosophie et de l'histoire de l'art. Je retiendrais à titre personnel son débat intime avec le thème de la mort de l'art qui surgit au terme d'une brève mais brillante histoire de la musique occidentale, de Platon au rock 'n' roll (p. 239-256). Chacun de ces essais mériterait sans nul doute un compte-rendu détaillé. Il en va de même des pages consacrées par l'auteur à sa méthode herméneutique qui, à la différence de celle de Gadamer, entend se soustraire à l'influence de Heidegger et fait du « vouloir-dire d'un sujet » le principe de l'interprétation des textes (p. 16-20).

Je préfère cependant consacrer les lignes qui suivent au chapitre deux (« Entre les langues »), une soixantaine de pages qui constituent le centre théorique de l'ouvrage. Elles culminent en un paragraphe magnifique où Wismann, en termes théologiques, caractérise sa propre situation dans le langage, se référant notamment à la tour de Babel et la Pentecôte : « Je suis pour la Pentecôte, quand les Apôtres parlent “en langues”. Et, tout en parlant chacun sa langue, chacun est dans l'authenticité expressive qui fait de lui un poète. Et grâce à l'Esprit saint, ils s'entendent. Voilà l'utopie véritable. “Entre les langues”, c'est la Pentecôte » (p. 102). Dans son rapport aux langues, Wismann reste ce qu'il était dans son enfance, un *Gottgläubiger* (un croyant, un théiste). Sur ce point (comme sur d'autres), une comparaison avec la *Petite métaphysique de la parole* de Brice Parain est tentante, puisque tous deux suggèrent que le langage nous ramène à Dieu. Comme tout le monde ne parle pas *en* langues, il faut bien des polyglottes pour servir de médiateurs. Passeur, vagabond, *Luftmensch* (mot yiddish qu'on pourrait rendre, moyennant un emprunt à la Gnose, par « pneumatique »), peu importe le terme, il faut une « intelligence angélique ou sans corps » (p. 44-45) pour mener à bien à cette mission apostolique que Wismann, fort heureusement, assume sans affectation et sans perdre le sens de l'humour. Au fond, c'est le Juif de la diaspora qui constitue son modèle, et il n'hésite pas à écrire que « les Juifs sont les meilleurs Allemands de tous les Allemands » (p. 97) : phrase audacieuse, mais sibylline, où le cosmopolitisme de Herder (l'Allemagne est un peuple ouvert à toutes les cultures) est à mettre en balance avec le nationalisme de Fichte dans les *Discours à la nation allemande* (l'Allemagne est la patrie de l'universel, tout homme épris de liberté est allemand).

La thèse défendue par Wismann, en elle-même simple, ne va pas sans poser de redoutables difficultés, et je souhaiterais en discuter quelques aspects. Selon lui, le fait de vivre entre l'Allemagne et la France, entre la langue française et la langue allemande, l'a conduit à « s'installer » dans un entre-deux qu'il nomme le « milieu de la réflexivité » (p. 38) et à tenir le rôle de passeur. À l'inverse de Wittgenstein qui donne du front contre les murs dont est formée la cage du langage (avant de comprendre qu'il n'y a rien hors de la cage), Wismann se situe d'emblée au-delà des limites des langues, prenant le parti de séjourner dans les intermondes linguistiques. Nul doute que vivre entre plusieurs langues est une expérience extrêmement féconde philosophiquement parlant : toute la question est de savoir si elle se déroule dans un espace que le sujet puisse habiter – et avant tout si un tel espace existe, purement et simplement. Comme le frontalier, le locuteur bilingue n'est-il pas nécessairement placé d'un côté ou de l'autre de la

limite ? À l'image de la Pentecôte, ne peut-on opposer une autre figure apostolique, celle de Paul, résolu à se faire « juif avec les Juifs, grec avec les Grecs » (1 Corinthiens 19-23) ? Mais Wismann exclut cette possibilité : il estime qu'on ne peut être français et allemand à la fois, encore moins devenir français quand on est allemand, car il est impossible de « prendre la place de l'autre » (p. 101). L'autre occupé, c'est l'option paternelle, cette « embrassade folle dont la France est la victime » (p. 24) et qui tourne au désastre total. Il faut rejeter le père et rester chez soi (« c'est dans la langue qu'on est chez soi », note-t-il, dans une phrase aux accents heideggériens) et en même temps être fidèle au père et sortir de soi : pris dans ce conflit, Wismann ne trouve pas d'autre issue que de « naviguer » entre les deux absolus nationaux, dans cette « troisième dimension » que constitue l'espace entre les langues, où il se fait (comme son père) passeur de textes. Reste à savoir si ce n'est pas à occuper la place de l'autre qu'on est chez soi dans la langue, que cette langue soit maternelle ou apprise après la première enfance : dans ce cas, il ne faudrait plus craindre si fort cette « bêtise » (p. 102) consistant à s'agripper à ses racines, puisque c'est la langue elle-même qui déracine, ni cette « folie » consistant à prendre la place de l'autre, puisque l'autre n'est pas plus que moi-même chevillé à sa place.

Pour donner forme à l'espace entre les langues, Wismann est conduit à marquer fortement les contours de ses langues de référence : il insiste non sans raison sur le fait que la syntaxe, bien plus que le vocabulaire, distingue deux systèmes linguistiques. Le français serait par excellence la langue des connivences : sa syntaxe serait « réduite à pas grand-chose », mais elle serait « chargée de sous-entendus », ce qui lui conférerait une « richesse implicite infinie qui n'existe pas en allemand » (p. 80). Wismann justifie cette affirmation en expliquant que le français aurait subi depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, notamment à la Cour où chacun parlait à demi-mot, un processus de réduction semblable à la confection d'une sauce dans laquelle sont fondues les différentes saveurs, si bien qu'on peut dire que « tous les mots du français ont [...] un caractère de mets cuisiné ». Significativement, les exemples pris par Wismann à l'appui de cette thèse dans cette page savoureuse sont tous d'ordre sémantique : il ne montre pas comment cette réduction a pu affecter la syntaxe du français<sup>1</sup>. À l'inverse, la syntaxe allemande serait d'une « rigueur absolue », son lexique infiniment plus riche, ce qui lui permettrait à la fois de « dire sans équivoque la chose »<sup>2</sup> et

---

<sup>1</sup> On retrouve le *topos* de la richesse du vocabulaire allemand, notamment pour caractériser les bruits – *topos* auquel Hegel avait déjà rendu justice en son temps (*Encyclopédie des Sciences philosophiques*, § 459).

<sup>2</sup> Selon Hegel, c'est plutôt l'inverse qui est vrai : la valeur philosophique de l'allemand tient justement à son équivocité. C'est l'« énantiosémie », la possibilité de donner à un même

de favoriser « le principe d'action » (p. 83). Au français, langue diplomatique, Wismann oppose, comme bien d'autres avant lui, l'allemand, langue pratique et philosophique. Toute la question est ici de savoir si cette opposition ne repose pas sur une confusion entre la parole et la langue – distinction qu'il revendique par ailleurs en se référant à Saussure. La « langue » de la Cour ou de l'Académie française, c'est un discours porté par une politique de la parole, elle-même soutenue par un idéal esthétique, qui norme le français sans en créer la structure. De même, c'est le travail des philosophes sur la langue – préparé par la traduction de la Bible par Luther – qui, en constituant un lexique, en instituant des traductions, en privilégiant des tours de langue... ont rendu possible au XVIII<sup>e</sup> siècle un discours philosophique en allemand. Une page très intéressante (p. 82) montre comment certaines propositions affirmatives (avec inversion de la place du verbe et du sujet) sont dans cette langue semblables à des réponses à des propositions interrogatives implicites, ce qui ferait de l'allemand la langue maïeutique par excellence. Si cette opération concerne avant tout « les grands textes », Wismann affirme cependant qu'elle est à l'œuvre dans « toute la rhétorique allemande ». Mais la rhétorique est-elle de l'ordre de la langue ou de l'ordre de la parole ? Curieusement, le raisonnement de Wismann s'appuie sur une phrase du *Lohengrin* de Wagner : « *Nie sollst du mich fragen!* ». Or, la langue dramaturgique de Wagner est une reconstruction mythique s'inspirant d'un allemand archaïque (elle a recours à d'anciens procédés poétiques tel que *Stabreim* des anciennes langues germaniques) et personne n'a jamais parlé de la sorte... si ce n'est les héros wagnériens.

À l'appui de sa thèse, Wismann évoque deux précédents illustres : l'infructueuse tentative de Wilhelm von Humboldt qui, en 1798, tenta d'expliquer la philosophie de Kant aux Parisiens, et la frustration de Germaine de Staël qui, en voyage en Allemagne en 1807, ne parvenait pas à mener une conversation semblable à celles dont elle était l'âme dans son salon parisien. Humboldt explique sa déconvenue par la « délicatesse » du palais des Parisiens (p. 14). J'aime bien l'idée que les mots échangés à table – les Français passent leur vie à parler à table, comme le montrent les films de Rohmer ou de Chabrol – se chargent métonymiquement (sans doute en vertu des deux sens du mot « langue ») de la saveur des aliments servis dans l'assiette. Mais le gastro-logocentrisme des Français ne tient pas à la syntaxe, il doit tout à une pratique sociale. L'incompréhension des Parisiens rapportée par Humboldt peut d'ailleurs s'expliquer par d'autres raisons,

---

mot deux sens contraires (comme dans *aufheben*), qui révèle, selon la préface à la seconde édition de la *Science de la Logique*, l'existence d'un « esprit spéculatif des langues ».

comme la nouveauté et la difficulté de la philosophie kantienne, les failles de la terminologie en vigueur, voire les insuffisances du pédagogue, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer même métaphoriquement l'art culinaire.

Quant à Madame de Staël, touchée par le *patriae desiderium*, elle regrettait en Allemagne le « gazouillis de son salon » (p. 81), et Wismann, sur la foi de son expérience personnelle, lui en donne acte, affirmant l'impossibilité – selon lui d'ordre syntaxique – de faire la conversation en allemand : dans la phrase allemande (principalement la proposition subordonnée, puisque la principale se contente de « rejeter » le participe ou l'infinitif au passé et au futur) le verbe est placé à la fin, ce qui oblige d'attendre que la phrase se termine pour comprendre ce que le locuteur veut dire et empêche de rebondir sans attendre la fin (p. 15 et 80). Pourtant, comprendre une phrase n'est pas un processus passif mais suppose de construire avec le locuteur le sens de l'énoncé : l'allocutaire, tout en étant dans l'attente du verbe en allemand et du complément en français, anticipe le sens final de la phrase, ce qui lui permet si besoin est de compléter une phrase inachevée. Est-il plus aisé de prolonger cette dernière en allemand ou en français ? Je crois qu'il est difficile de généraliser : en fait, tout dépend – entre autres facteurs – de la construction et du contexte de l'énoncé<sup>3</sup>. Mais une telle question prend-elle assez en compte la dimension culturelle de toute conversation ? Les idéalistes allemands n'avaient évidemment pas la culture des salons parisiens, ce savoir-faire social et langagier permettant en société de poursuivre la phrase de l'autre sans enfreindre les règles du savoir-vivre, lesquelles imposent de se taire jusqu'à ce que l'autre ait fini de parler. Ces normes syntaxiques qui, selon Wismann, prêtant foi aux récits de Humboldt et de Mme de Staël, gouverneraient nos discours, ne sont-elles pas des normes culturelles hypostasiées ?

L'exemple « le plus symptomatique » du rôle joué par le verbe dans la grammaire allemande serait, à en croire Wismann, l'attribut du sujet, qui en français s'accorde en genre et en nombre avec le sujet et demeure invariable en allemand : « l'homme est *grand*, la femme est *grande* » contre « *der Mann ist gross, die Frau ist gross* ». En allemand, assure Wismann, « grand est un adjectif puisqu'il existe un verbe “grand-êtré”<sup>4</sup> [et] remplit exactement la même fonction qu'une préposition séparable, rejetée en fin de phrase » (p. 15, 16). En d'autres termes, l'allemand dirait : « l'homme, la

---

<sup>3</sup> J'emprunte un contre-exemple à la Grammaire de Henri Bouillon : *er ist nach Hamburg gefahren, und sie ist am selben Abend nach Spanien geflogen* (« il est parti à Hambourg en voiture et le même soir elle a pris un vol pour l'Espagne »). Si le locuteur vit en Allemagne (importance du contexte), il n'est pour lui guère difficile de prédire mentalement *gefahren* et *geflogen*. S'il s'exprime en français, en revanche, il est impossible de deviner que Monsieur part pour Hambourg (en voiture) et Madame pour l'Espagne (en avion).

<sup>4</sup> En tout cas la forme *gross-werden*, grandir, est attestée dans les dictionnaires.

femme est grandement ». Admettons cette paraphrase, même si avec des adjectifs moins courants tels que « tétraplégique » ou « plénipotentiaire », elle perd beaucoup de son évidence. Que modifierait un tel adverbe ? Non pas le verbe *sein*, mais à coup sûr le sujet (c'est l'homme qui est *grandement*, et non pas l'être) : or, telle est exactement la fonction de l'attribut du sujet. À l'inverse, une préposition séparable (comme *auf*) modifie le sens du verbe (*aufhören*, cesser, *aufheben*, soulever...) et nullement celui du sujet. La thèse de Wismann ne semble donc recevable qu'à condition de changer le sens habituel des mots : attribut, adverbe ou préposition...

S'appuyant sur le principe syntaxique qui exige en allemand de placer le déterminant avant le déterminé, Wismann n'hésite pas à soutenir que « l'idéal de la phrase allemande est une phrase dans laquelle toutes les spécifications possibles de l'action la plus générale (être) sont réunies : c'est le système hégélien ! » (p. 78). C'est un authentique retournement : au lieu de considérer le système hégélien comme un langage, comme plusieurs ont été tentés de le faire, il faudrait considérer la langue allemande comme l'incarnation du système hégélien. Pourtant, Hegel lui-même, dans la préface à la *Phénoménologie de l'esprit*, avouait que la syntaxe ordinaire était mise à la torture, voire « détruite » (*zerstört*), par la proposition spéculative : que des phrases du type *Gott ist das Sein* ou *das Wirkliche ist das Allgemeine* renversaient la construction syntaxique usuelle, faisant disparaître le sujet fixe, donnant au prédicat la valeur du sujet, ou en d'autres termes, en plaçant le déterminant après le déterminé. En outre, Hegel, lecteur de Humboldt, attribuait plutôt au chinois, qu'il critique pour son abstraction, cette propriété consistant à toujours placer les termes déterminés après les déterminants : à ses yeux, c'est le propre d'une langue gouvernée par le seul entendement<sup>5</sup>. Wismann reconnaît cependant qu'il ne s'agit que d'un idéal et que la conversation courante est émaillée de ruptures syntaxiques : au quotidien, les Allemands ne parlent pas comme ça ! Mais si tel est le cas, plus rien n'empêche de faire la conversation en allemand avec cet esprit sautillant que Mme de Staël revendiquait pour son salon. L'allemand n'est pas le sanskrit. Cette syntaxe implacable qui aurait pour effet que la phrase tende au silence : « après le verbe, il n'y a rien à ajouter » (p. 83) exerce surtout sa tyrannie à l'écrit et la vie de la parole consiste aussi bien à s'affranchir de ces normes. Remarquons enfin que ces questions imposeraient d'examiner de près la notion de phrase, qui n'a pas l'évidence

---

<sup>5</sup> W. v. Humboldt, « Lettre à M. Abel Rémusat », in *De l'origine des formes grammaticales*, Bordeaux, Ducrot, 1969, p. 62. G. W. F. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1945, p. 243. L'appréciation portée par Hegel sur le chinois est donc moins positive que ne le prétend Wismann (p. 74).

que lui prêtent les livres de grammaire d'antan, de façon à déterminer si elle constitue l'unité pertinente pour rendre compte du discours oral, notamment de la conversation.

Dans une lettre de 1945 à Heidegger, Jean Baufret fit cette fameuse remarque, approuvée par le philosophe de Todtnauberg : « Mais si l'allemand a ses ressources, le français a ses limites »<sup>6</sup>. Parmi les ressources de la langue allemande, il y a notamment la possibilité de substantiver *ad libitum* les verbes et les adjectifs, de construire des mots composés interminables, de disposer pour chaque concept d'un terme d'origine germanique et d'un terme d'origine latine... C'est le casse-tête du traducteur français, partagé entre la fidélité au texte et la fidélité à sa langue. Hegel, en cela peut-être plus proche de Franz Bopp<sup>7</sup> que de Humboldt, pensait que le progrès des langues passait par le déclin de la grammaire : après le temps des langues agglutinantes, puis flexionnelles, était venu le temps des langues « isolantes » qui forment un mot séparé pour chaque concept (*Denkbestimmung*). La valeur philosophique de la langue allemande tiendrait donc à la morphologie et non à la syntaxe. Et dans le texte hégélien le substantif est vraiment à la fête ! Mais le risque est grand alors, comme le note Wittgenstein dans le *Cahier bleu*, de tomber dans le travers consistant à chercher, derrière le substantif, la substance, et ce risque concerne tout particulièrement l'allemand philosophique. Ici, comme le suggère Baufret, la limite constitue une vertu et la traduction une épreuve. Comme le thème de l'*Offrande musicale*, cette contrainte, loin de diminuer le foisonnement des pensées, en permet parfois le déploiement, tout en suggérant constamment la possibilité d'un franchissement de la limite. En résulte l'intérêt philosophique du passage d'une langue à l'autre – intérêt dont le travail de Wismann constitue par ailleurs une illustration exemplaire. Soucieux de fonder sa pratique de passeur de textes, ce dernier a voulu faire plus encore : ouvrir un espace entre les langues, ce qui le conduit, plus d'une fois, à passer en force. Mais ce faisant, il crée (ou recrée) un authentique mythe de la parole, c'est-à-dire une fiction qui permet l'installation du sujet dans la parole et rend possible la poursuite du discours. Je dis : « ou recrée », car cet espace entre les langues n'est pas sans parenté avec ce que la tradition philosophique et théologique appelle l'âme. De la fécondité persistante de ce mythe, l'œuvre de Wismann est le témoin.

---

6 M. Heidegger, « Lettre à Monsieur Baufret », in *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1964, p. 183-184.

7 Consulter sa recension de la *Deutsche Grammatik* de Jacob Grimm, publiée en 1827 dans le n° 2 du *Jahrbuch für die wissenschaftliche Kritik*, la revue de Hegel.